Chapitre I

Le soir, quand tous dorment, les riches dans leurs chaudes couvertures, les pauvres sur les marches des boutiques ou sous les porches des palais, moi je ne dors pas. Je songe à ma solitude et j'en sens tout le poids. Ma solitude ne date pas d'hier.

Je vois, au fond d'une impasse que le soleil ne visite jamais, un petit garçon de six ans, dresser un piège pour attraper un moineau mais le moineau ne vient jamais. Il désire tant ce petit moineau ! Il ne le mangera pas, il ne le martyrisera pas. Il veut en faire son compagnon. Les pieds nus, sur la terre humide, il court jusqu'au bout de la ruelle pour voir passer les ânes et revient s'asseoir sur le pas de la maison et attendre l'arrivée du moineau qui ne vient pas. Le soir, il rentre le cœur gros et les yeux rougis, balançant au bout de son petit bras, un piège en fil de cuivre.

Il faisait froid, ma nuit avait été peuplée de cauchemars. Des femmes échevelées menaçaient de me crever les yeux, m'envoyaient au visage les pires injures. Parfois, l'une d'elles me balançait à travers la fenêtre et je m'enfonçais lourdement dans le vide. Je criai. Une main, combien douce, se posa sur mon front. Le matin, je me rendis au Msid selon mon habitude. Le fqih avait son regard de tous les mardis. Se yeux n'étaient perméables à aucune pitié. Je décrochai ma planchette et me mis à ânonner les deux ou trois versets qui y étaient écrits.

A six ans, j'avais déjà conscience de l'hostilité du monde et de ma fragilité. Je connaissais la peur, je connaissais la souffrance de la chair au contact de la baguette de cognassier. Mon petit corps tremblait dans ses vêtements trop minces. J'appréhendais le soir consacré aux révisions. Je devais, selon la coutume, réciter les quelques chapitres du Coran que j'avais appris depuis mon entrée à l'école.

Le dîner était délicieux, un mets que je préférais entre tous : des pieds de mouton aux pois chiches. Nous mangeâmes copieusement. La table débarrassée, ma mère nous servit du thé à la menthe et parla des menus événements de la journée. Mon père sirotait son thé et répondait rarement. La lumière baissa une seconde, ma mère moucha la bougie avec une paire de ciseaux rouillés. Elle en profita pour déclarer que les bougies devenaient de moindre qualité, qu'il en fallait une tous les trois jours et que la pièce paraissait lugubre avec toutes ces ombres qui s'amassaient dans les angles.

- Tous les gens « bien» s'éclairent au pétrole, dit-elle pour conclure.

Ces propos laissaient mon père dans une indifférence totale. Mes yeux brillaient de curiosité. J'attendais son verdict. J'admirais intérieurement l'habileté de ma mère. Je fus déçu. Sans commentaire, mon père se prépara pour dormir. Je gagnai mon lit. Je rêvai cette nuit d'une belle flamme blanche que je réussis à tenir prisonnière dans mon cabochon de verre taillé en diamant. Le lendemain, à mon retour du Msid, pour le déjeuner, je sautai de joie et de surprise lorsque je découvris, accrochée au mur de notre chambre, bien au centre, une lampe à pétrole identique à celle de notre voisine.

Lalla Aïcha habitait dans l'impasse de Zankat Hajjama une maison avec une porte basse. Cette maison rappelait, par certains côtés, Lalla Aïcha elle-même. Toutes les deux avaient connu des temps meilleurs, toutes les deux en gardaient une attitude guindée, une distinction désuète.

Lalla Aïcha occupait deux pièces de petites dimensions, au deuxième étage. Un balcon donnant sur le patio, garni d'une balustrade en fer forgé, conduisait à la pièce principale. L'autre chambre s'ouvrait directement sur l'escalier et servait surtout à entreposer les provisions d'hiver. Lalla Aïcha y faisait aussi sa cuisine. La grande pièce avait deux fenêtres, l'une s'ouvrait sur le patio de la maison, l'autre sur les terrasses des maisons voisines et sur les toits d'une petite mosquée de quartier. Cette chambre, deux fois plus longue que large, était d'une propreté méticuleuse. Des cretonnes à grands ramages couvraient les matelas, d'énormes coussins brodés au petit point, enveloppés dans une légère soierie transparente, s'amoncelaient ça et là. Le mur s'ornait de grandes étagères peintes, garnies de bols de faïence européenne, d'assiettes décorées de roses dodues, de verres en forme de gobelets. Une pendule en bois foncé, riche en sculpture, clochetons et pendentifs, occupait sur le mur la place d'honneur. Le sol était couvert d'une natte de jonc. Par-dessus la natte, se déployait une carpette aux couleurs vives.

Cet ensemble baignait dans une atmosphère d'aisance, de quiétude. Ce n'était certes pas le grand luxe mais le confort, un nid douillet à l'abri du vent.

Tout le monde dans le quartier connaissait Sidi Mohammed ben Tahar, le coiffeur. Il s'habillait de blanc, portait une barbe rare et sur ses lèvres flottait un éternel sourire. Il faisait son marché lui-même et maintes fois je l'avais croisé dans notre impasse chargé d'un couffin d'alfa; on y pouvait voir les légumes de la saison, quelquefois un morceau de viande rose, des oignons ou de l'ail.

Les hurlements s'étaient calmés, le vacarme s'était transformé en lamentations continues sur un ton grave, une sorte de chant au rythme naïf.

Ma mère descendit dans la chambre, elle remonta, la tête enveloppée dans une légère couverture. Elle dit à Rahma :

- Je vais passer par-dessus le mur, cela me fera du bien d'aller pleurer un peu.

- Mé, lui dis-je, emmène-moi, je veux, moi aussi, pleurer un peu.

- Non, décida ma mère, tu es encore trop jeune et puis tu es un garçon. Tout à l'heure, les récitateurs du Coran viendront psalmodier et tu pourras te joindre à eux.

- Je veux pleurer ! Je veux pleurer ! insistai-je.

- Attrape et pleure pour de bon.

Ma mère perdait la tête quand, d'aventure, quelqu'un la traitait de chérifa. Elle fouilla dans ses poches, sortit un chiffon noué plusieurs fois, s'acharna un bon moment à le dénouer. Elle tira deux réaux et demi qu'elle allongea au marchand sans rien dire. Elle ne prit pas le temps d'écouter le boutiquier réclamer un supplément. Elle se saisit du paquet et m'entraîna.

Nous flânâmes encore un moment dans le souk. Ma mère se documenta sur le prix des tissus, les tendances de la mode, la signification de tel ou tel dessin.

Dans toute la ville, les femmes essayaient leurs tambourins. Un bourdonnement sourd couvrait l'espace.

Je gonflai mes joues et soufflai de toutes mes forces dans ma longue trompette; le son s'étrangla et j'eus l'impression d'entendre un bébé qui perce Ses premières dents. Le chat de Zineb somnolait au soleil. Il fit un saut d'épouvante, faillit perdre l'équilibre, tomber du haut du mur, sa demeure favorite. Il m'abandonna la terrasse et s'engouffra dans une gouttière.

Une tête inquiète surgit du faîte d'un mur mitoyen et disparut. Ma mère me rappelait déjà. Je descendis pour la rejoindre.

- Un de tes camarades, envoyé par le maître d'école t'attend dans le patio, me dit-elle. Prends tes babouches et va le rejoindre ; le fqih a besoin de toi.

J'abandonnai ma trompette avec regret et dégringolai l'escalier pour retrouver mon condisciple. C'était Hammoussa, pois chiche, l'élève le plus petit de taille de l'école. Il s'appelait de son vrai nom Azzouz Berrada. Il me recommanda de me dépêcher.

L'équipement des lustres pour la nuit de l'Achoura réclamait le concours de toutes les mains. Il fallait

---

La nuit, sous ma couverture, je poursuivais le même songe. Je construisais et reconstruisais ma vie avec ses multiples aventures, ses rencontres, ses actions d'éclat, ses inévitables obstacles, jusqu'au moment où d'immenses îlots noirs venaient séparer les éléments patiemment ajustés et rendre au chaos ce monde à peine naissant. Tout se brouillait. Dans le noir de la nuit, surgissaient de temps à autre, comme emportés par le remous, les fragments épars de mon univers. Le matin je reprenais mes occupations.

Nous étions un lundi, lorsque mon père, renonçant à ses habitudes, vint déjeuner à la maison. Il nous expliqua que les djellabas de laine se vendaient moins bien qu'en hiver et qu'il avait l'intention de se lancer dans la fabrication des haïks de coton.

Ces étoffes jouissent toujours du même succès.

Été comme hiver, les femmes de Fès ne peuvent sortir qu'enveloppées dans ces pièces blanches.

- Aujourd'hui, ajouta-t-il, j'ai l'intention de vous emmener tous les deux au souk des bijoux.

Et s'adressant à ma mère, il continua:

- Il y a longtemps que tu me demandes ces bracelets soleil et lune (or et argent). Il est temps que je te les offre. D'autre part, mon ouvrier a perdu sa mère qui habitait la campagne. Il est parti pour l'enterrement ; demain, il sera de retour et nous reprendrons le travail.

Ma mère interrogea.

- Est-elle morte d'une maladie?

- Je crois, dit mon père, qu'elle est morte surtout de vieillesse, mais peu importe, que Dieu la reçoive dans sa miséricorde !

De mon lit, j'apercevais le plat de faïence brune. Je n'arrivai pas à identifier la nourriture qui s'y trouvait. Je savais qu'il y avait une sauce au safran, des légumes et de la viande. L'odeur du safran me donnait des nausées. Mon père et ma mère, chacun abîmé dans ses pensées, ne mangeaient pas, ne parlaient pas.

Le chat de Zineb surgit de l'invisible, s'avança à pas feutrés de la table, regarda les formes immobiles des deux convives et miaula d'étonnement. Il miaula timidement, d'une voix plaintive, serrant sa queue entre ses pattes de derrière et rentrant son cou dans ses épaules. Son miaulement s'étouffa dans l'atmosphère comme dans un tampon de coton. La frayeur s'empara de lui. Il écarquilla ses yeux jaunes, rabattit ses oreilles en arrière, cracha un horrible juron et s'en alla tous poils dehors.

Mes parents n'avaient pas remué le petit doigt, n'avaient pas ouvert la bouche. Une angoisse de fin du monde s'appesantit sur toutes choses. Je fondis en sanglots. Mon père se secoua de sa torpeur et me demanda:

-Où as-tu mal, mon enfant ? Tout hoquetant, je lui répondis:

- Je n'ai pas mal, mais pourquoi ne parlez-vous pas?

- Nous n'avons rien à dire. Repose-toi et ne pleure plus.

Ma mère se réveilla à son tour, prit la table et se dirigea vers sa cuisine. Elle revint, les mains chargées du plateau et des verres pour le thé. Elle trouva mon père debout, se préparant déjà pour dormir.

Du palier, partaient en tous sens plusieurs couloirs et plusieurs autres escaliers tout aussi usés. Les marches usées ne facilitaient pas la montée.

Au bout de l'un des couloirs s'ouvrait la chambre de Sidi El Arafi. Un rideau à grandes bandes jaunes et rouges en défendait l'accès.

Lalla Aïcha nous rejoignit, suant, s'étouffant, hoquetant des lambeaux de prières et des formules d'appel à la miséricorde divine. Je soulevai le rideau pour laisser passer mes deux compagnes. Ma mère risqua un œil à l'intérieur de la pièce et demanda:

- C'est bien ici que demeure Sidi El Arafi ?

- Oui, c'est ici, n'ayez aucune crainte d'approcher, pèlerins que Dieu a envoyés vers nous. Je suis El Arafi, le pauvre aveugle. Je ne refuse jamais de recevoir les hôtes de Dieu.

Nous entrâmes, l'un derrière l'autre, abandonnant nos babouches dans le couloir.

Lalla Aïcha, ponctuant chaque mot d'un profond soupir, déclara:

Je connaissais bien ma mère. Ses yeux ne disaient pas entièrement la vérité.

Salama ne daigna pas jeter un regard sur ma modeste personne. Je devais lui paraître ridiculement petit, ridiculement chérif. Salama appartenait à cette race disparue qui a donné naissance à la légende des géants. Elle avança d'un pas majestueux vers le grand divan, s'installa à la place d'honneur. Le buste droit, les mains à plat sur ses genoux, elle resta muette, statique comme un bloc de granit.

Pas un muscle de son visage ne bougeait; ses yeux seuls se posaient avec lenteur sur chaque objet. J'en avais vaguement peur. Elle m'attirait à la fois et me mettait mal à l'aise. Pelotonné contre un coussin, j'attendais qu'elle parlât. Ses grosses lèvres que surmontait une légère moustache bougèrent imperceptiblement. Aucun son n'en sortit. Le désir de l'entendre parler me faisait trembler. Je ne me rendais même plus compte si ma mère et Lalla Aicha se taisaient ou bavardaient comme de coutume. Elle ferma les yeux, les rouvrit et de sa voix d'homme déclara qu'après le thé, elle aurait tout le temps d'entretenir ses petites sœurs des événements qui se préparaient. Elle ajouta:

- Je peux vous affirmer que de grands événements se préparent.

Un petit rire drôle, d'une folle gaîté, échappa à Lalla Aicha. Ce rire était si jeune, si frais, si printanier que Lalla Aïcha rougit de confusion. Elle se leva en hâte, alla chercher le sucre et la menthe.

Ma mère se lança dans le récit de ses souvenirs sur les mariages auxquels elle avait assisté. Le thé fut préparé en un temps record. Lalla Aïcha servit tout le monde. Elle me tendit mon verre avec, au fond, deux doigts de thé. Je protestai. Je réclamai un verre bien rempli comme j'en avais chez nous.

Ma mère fronça les sourcils, se mordit la lèvre inférieure pour me signifier sa désapprobation. Salama remarqua enfin ma présence. Elle sourit. De larges dents jaunes, mais solidement plantées, illuminèrent son visage.

Driss dit à mon père:

- Tu viens d'arriver et peut-être même les gens de ta maison ne le savent-ils pas encore. Le divorce entre Moulay Larbi et la fille du coiffeur a été prononcé hier devant notaire.

- Louange à Dieu ! Moulay Larbi va pouvoir enfin retrouver la tranquillité de l'âme, la paix des hommes bénis. Je savais que la folie de Moulay Larbi serait passagère. N'est-ce pas folie de vouloir, conduire plusieurs attelages à la fois ? Il est déjà si difficile de s'entendre avec une seule femme, de vivre en harmonie avec les enfants de sa chair. Moulay Larbi a goûté au fruit amer de l'expérience, le voici de nouveau parmi les hommes normaux, il convient d'en louer le Seigneur.

Ma mère m'appela à voix basse:

- Sidi Mohammed! Viens chercher le plateau.

J'allai la retrouver à la cuisine. Le plateau pesait lourd à mes bras d'enfant. Je m'acquittai de cette fonction avec un Certain orgueil. Mon père versa le thé.

La conversation des deux hommes reprit. Elle se transforma peu à peu en ronronnement. La fatigue envahit mes membres. Je me sentis triste et seul. Non! Je ne voulais pas dormir, je ne voulais pas pleurer. Moi aussi, j'avais des amis. Ils sauraient partager ma joie. Je tirai de dessous le lit ma Boîte à Merveilles. Je l'ouvris religieusement. Toutes les figures de mes rêves m'y attendaient.

Fès, 1952.